

Avignon 2005 et après ?

Ouverture du débat par Chantal Meyer-Plantureux

*« Il n'est pas facile de parler du Festival d'Avignon. On l'a beaucoup fait, presque trop. Sur tous les tons : du dithyrambe (teinté parfois de regret) à l'insulte (on y a presque renoncé). Avignon est devenu un lieu commun du théâtre. Chaque année, la culture française, voire internationale, aligne des articles sur le Festival. Les spectacles y sont mieux « couverts » que partout ailleurs ; c'est leur chance et c'est leur risque. Chaque amateur de théâtre ressent en lui, un jour, un désir ou une nostalgie d'Avignon. Il y est allé ? Il s'en souvient encore. Il n'y a pas mis les pieds (c'est de plus en plus rare), il en rêve. Bref, pour paraphraser un mot célèbre, tout le monde a été, va ou ira en Avignon. Les gens de théâtre en sont hantés. Pour les uns, c'est un espoir : l'occasion d'être découverts, brusquement promus à la notoriété, d'avoir des articles, de trouver quelques soirs, un public... Un coup de poker : on y gagne ou on y perd gros. Pour les autres, c'est une reconnaissance, quelque chose comme une consécration. On y devient pape –ou presque. Mais le risque est toujours là : la Cour d'honneur ne pardonne pas à des spectacles trop fragiles. Avignon est sans pitié. Bernard Dort, 40 ans de Festival, Hachette, 1987*

Cette année, on a beaucoup écrit sur Avignon (je tiens à signaler immédiatement que lorsque nous parlerons d'Avignon ce soir, nous ne parlerons que de la programmation du *In* mais j'aimerais préciser que Avignon c'est aussi un festival *Off* qui a enregistré cette année 600000 entrée (pour 767 spectacles) alors que le *In* fait 110000 entrées), on s'est beaucoup invectivé et, chose plus rare, 5 mois après la fin de ce 59<sup>ème</sup> Festival, on en parle encore. Si le livre de Régis Debray n'avait qu'un seul mérite (mais rassurez-vous il en a d'autres), ce serait d'avoir permis d'instaurer le débat dans la durée, d'avoir permis d'y réfléchir à tête reposée c'est-à-dire en dehors du tourbillon avignonnais, de l'avoir fait débordé de « l'entre soi théâtral » ; le « pas de la famille » comme vous vous définissez, Régis Debray, a révélé les dissensions profondes au sein de la famille. Je suis assez d'accord pour vous décerner, comme le suggère Jean-Michel Thenard dans un éditorial récent de *Libération* « le titre de bienfaiteur de la Cité des Papes » car comme il le dit quelques lignes plus loin « le théâtre qui fait débat n'est pas forcément bon, mais le débat est toujours bon pour le théâtre ».

Je propose de donner trois lignes directrices à ce débat sous forme de trois questions essentielles qui reviennent dans nombre de textes écrits après ce dernier Festival :

-La remise en cause du théâtre comme « lieu et lien social » comme « lieu de communion » ainsi que l'avait rêvé Jean Vilar et avant lui beaucoup d'autres. « *Personne ne s'est senti frère ou sœur d'un voisin inconnu, cet été* » écrivez-vous Régis Debray. Je cite la déclaration de Jan Fabre, l'artiste associé de ce Festival 2005, pour qui cette fraternité n'est pas la préoccupation : « *C'est vrai que pour beaucoup, la démarche des artistes qui sont ici présents cette année à Avignon et qui ont en commun de refuser les vieilles règles du théâtre, est surprenante, d'autant plus que ce refus nous amène à nous adresser à l'individu, et effectivement à l'individu isolé. Nous véhiculons un autre rapport à l'art, qui tend à instaurer entre l'individu et une pièce, un lien secret, fort, en dehors du social et même qui est antinomique au social. Il ne peut pas s'établir dans une ambiance sociale. C'est même quelque chose qui a à voir avec le refus de communiquer, voire avec un rapport à soi très fermé.* » (« L'Archaïque indompté », *Le Cas Avignon*)

-Le rôle de la critique ; si l'artiste associé a été critiqué, Jan Fabre ne s'est pas privé non plus : « *Je souhaite que la presse change* » a-t-il déclaré à la fin du Festival.( *Le Cas Avignon*) . Vous n'êtes pas non plus, Régis Debray, tendre avec les critiques. Quel rôle, et je me tourne bien sûr, vers les critiques professionnels, est le vôtre aujourd'hui ?

-La place du public ; j'ai été surprise par la violence des propos écrits *contre* le public qui se rebellait : « *Ses actions individuelles, qui sont, faut-il le rappeler, autant d'inquiétantes transgressions de la limite symbolique fondamentale qui sépare la scène de la salle, pour jauger, qui plus est, à chaud, une pièce, c'est grave.* » (Mari-Mal Corbel, « Les 'Autres' du théâtre », *Le Cas Avignon*). « *Le silence est inscrit au programme, pendant la représentation* » (Yannick Butel, « ...Poursuivre la réflexion, cher Jean-Pierre », *Le Cas Avignon*). « *Comment expliquer que, cette année, le code minimal du rapport public/plateau se soit rompu à plusieurs reprises ?* »( Bruno Tackels « Avignon, révélateur du temps », *Le Cas Avignon*) Apparemment, seul le public se doit d'être docile. On nous parle à longueur de textes, de rébellion, de transgression et seul, le public devrait rester à la place qu'on lui a assignée (non pas de toute éternité, car le public n'est silencieux que depuis peu) ), une sorte d'avatar du téléspectateur. La comparaison n'est pas tout à fait fortuite puisque « l'audimat » a été largement utilisé par les directeurs pour tirer un bilan positif du festival. Je préfère, avec Georges Banu, me réjouir de ce public vivant qui n'a pas été, comme le souhaitait Bernard Dort, « *converti en consommateur immobile, calibré et respectueux* » : « *Les huées au théâtre, c'est signe comme le disait Brecht qu'il divise le public. Que les gens expriment leur position, qu'ils agissent comme assistance active, cela me procure à la fin de cette longue traversée que fut le mois de juillet 2005, le sentiment que le théâtre est et rend vivant.* » (Georges Banu « Regards critiques », *Le Cas Avignon*)

J'espère que nous serons, ce soir, vivants et j'en profite pour dire que, bien sûr, le public aura largement la parole.